

# Le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr.
Six mois.	3 fr.
Trois mois.	1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, Administrateur

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an.	8 fr.
Six mois.	4 fr.
Trois mois.	2 fr.

## FOUS MALFAISANTS

Le maniaque officiel, inventeur de l'anthropométrie, est, depuis quelque temps, en proie à une nouvelle crise.

On se souvient encore des beautés de la forteresse, du gabarit et du kutsch, avec lesquels son rejeton, et lui-même, entreprirent de prouver que le bordereau d'Esterhazy était de Dreyfus, invention baroque qui fit la joie des savants de tous pays et stupéfia tous les gens de bon sens, réfractaires à l'antidreyfusite aiguë sévissant alors chez nous pour la plus grande gloire de la Patrie.

Dans la feuille de la maison Letellier, Bertillon, le père, vient d'accoucher (c'est le cas de le dire) d'un article vitupérant contre la « Ligue de la Régénération Humaine » et les néo-malthusiens, pour lesquels il demande la prison — puis-je, hélas, le malheur des temps ne permet plus l'emploi de la roue ou du bûcher.

Il les accuse — horreur ! — d'avoir fait baisser les naissances à Lille, Roubaix, Tourcoing — région qui, avec la Bretagne, était la plus prolifique de France. Et aussitôt sa marotte de statistique le reprend :

« C'est la France, dit-il, qui est blessée et outragée ! (sic). Néo-malthusianisme, avortement, infanticide, sont des infamies qui se tiennent... Un fœtus, disent les prétendus régénérateurs (c'est Bertillon Jacques qui parle) n'est qu'une portion du corps d'une femme dont elle peut disposer à son gré comme de ses cheveux ou de ses... excréments... On n'a pas encore discuté jusqu'à quel âge « l'excrément » peut être supprimé. Quelle est la limite dans l'horrible système de ces fous malfaissants ? (sic)... Celui qui empêche de naître ressemble à celui qui tue... Contre ces prédications immondes, il faut des lois nouvelles, comme en Belgique... etc... etc... »

Oh ! comble d'inconscience ! les Bertillon de l'Affaire parlant de « fous malfaissants » !... Voyons... lorsqu'on possède encore dans la boussole une lueur de raison, on s'abstient de parler de corde dans la maison d'un pendu.

Evidemment, cette épithète qui s'applique si complètement à eux-mêmes et qui, tant de fois, a servi à les désigner, a dû taper sur leurs cerveaux au moment précis où ils recevaient, d'autre part, une rare collection de coups de pied dans le kutsch. Elle est l'obsession lancinante qui, constamment, revient aux lèvres et à la plume.

Ah ! que pour le repos de ses contemporains et des générations suivantes, il eût été souhaitable que l'honorable mère de Jacques Bertillon se fût débarrassée, avant la partition, de l'excrément filial !...

Vous allez voir, avant peu, la puissance du « gabarit » de cet homme, qui rêve d'enfermer dans sa « forteresse » tous les individus qui ne procréeront pas comme des lapins.

Etes-vous prolifiques ? Si oui, vous n'avez rien à craindre. Faites des enfants : l'usine en a besoin ; le champ de bataille attend les cadavres de vos garçons ; les fils des bourgeois veulent jeter leur gourme et comptent sur vos filles ; le patron escomptera la misère de vos foyers pour la baisse des salaires.

Mais si vous préconisez, même si vous appliquez les formules de prudence procréatrice, malheur à vous ! Vous ne voyez donc pas, misérables ! qu'en ne faisant pas d'enfants, « vous offensez et vous blessez la France ! »

Bertillon, lui, aime les enfants, il aime les humains ; il veut qu'on leur donne la vie sans compter, sans hésiter ; il veut que sa patrie pullule de citoyens afin qu'il n'ait — lui et ses acolytes des classes dirigeantes et privilégiées — qu'à prendre dans le tas, pour tuer à l'aise dans les bagnes capitalistes, les casernes et les lupanars. Et puis, la prochaine saignée ne tirera pas trop à conséquence ; il en restera encore beau-

coup qui turbineront pour les oisifs et mourront pour les faire vivre.

... L'éleveur sagace continuera à se préoccuper sagement du nombre des cochons et des veaux qu'il peut nourrir sans jamais dépasser une certaine limite compatible avec ses moyens, car il a le souci de les soigner convenablement.

Pour les enfants, ça n'a pas d'importance : ils pousseront au petit bonheur ; et s'ils tombent à la misère et deviennent, pour les capitalistes, des êtres dangereux, Bertillon les anthropomètrera avant de les enfermer dans ses gèdes ou de les occire. Dame ! il faut bien que tout le monde vive !

Mais voici que cet anthropomètre prévoyant nous pose un problème angoissant : « A quel moment finissent les pratiques néo-malthusiennes ? A quel moment commence l'avortement ? A quel moment y a-t-il infanticide ?... »

En mon âme simpliste, je pensais que les pratiques néo-malthusiennes avaient pour but et pour effet d'empêcher la fécondation de l'ovule et partant la formation du fœtus, et que l'infanticide consistait en l'assassinat d'un enfant et non dans celui d'un fœtus.

Il paraît que la science de « Kutschén le Père » ne se satisfait pas à si bon compte.

« Celui qui empêche de naître, dit-il, ressemble à celui qui tue ! » Il n'y a pas de délimitation, l'animalcule est un embryon d'homme !

Malheureuses femmes ! Vous assassinez tous les jours, sans vous en rendre compte !

Respectez, désormais, la vie du spermatozoïde et attendez, en un pieux recueillement que l'ovule soit fécondé.

Un seul geste et vous offenseriez, vous blesseriez la France !

Bannissez à jamais vos accessoires hydrothérapiques sous peine d'être considérées comme de simples Jeanne Weber !

Vous n'êtes autre chose que l'habit sans importance du « Fœtus-Sacro-Saint » et, pour un peu, dans la crainte d'un escamotage possible, le docteur Jacques Bertillon découperait très proprement vos ventres pour en extraire le futur pioupiou qui sommeille.

Et cette mort, ô ! femmes, serait le plus beau jour de votre vie !

Louis Deneuille.

## Au hasard du chemin

### MUTUALISME

Il existe, à Paris, une société de secours mutuels de correcteurs en typographie et il semble bien que c'est dans son sein que s'est concentré tout l'amour de l'enfance.

Pour le prouver, nos mutualistes examinèrent — dernièrement la question de subsides à allouer au camarade, père d'un enfant malade. Une somme de quarante francs fut accordée, en principe, mais il fut décidé qu'elle ne serait régulièrement donnée QUE SI LE PÈRE, JUSTIFIANT QUE SON ENFANT EST LÉGITIME !...

Voilà des syndiqués émancipés, de la grande famille des organisés et conscients ! Un enfant malade mais illégitime n'est plus un enfant malade. Si le père ne peut y suffire, tant pis ! que le gosse crève. Il appartient à la mauvaise graine.

### LE BUDGET DE 1909

Pas une boucle ne fut plus difficile à boucler que celle-là, Caillaux et la Commission en deviennent idiots, et il va falloir que nous infligions aux marocains une nouvelle purge pour détourner l'attention — toujours publique.

Le budget de 1908 laissait un découvert de 57 millions à celui de 1909, ce n'était déjà pas mal ; mais bien que l'on ait réduit de plus de 50 millions les dépenses primitives des « Administrations », les prévisions de dépenses excèdent encore de 62 millions le total des crédits du budget en cours.

La guerre a besoin de 18 millions environ.

La marine, de 13 millions.

... Mais nous, nous n'avons besoin de rien.

### ASSIETTE AU BEURRE

Clemenceau voudrait faire croire que le succès radical des dernières élections est dû à sa politique, il le fait écrire et proclamer partout, mais il se trouve des gens qui, comme les habitants de la commune de La Garde (Charente-Inférieure), ne savent point déguiser leur pensée et, ouvrant leur cœur, lâchent tout le paquet. Ils ont voté pour une municipalité gouvernementale parce que, disent-ils, « quand les conseillers municipaux sont bien avec le « gouvernement, ils peuvent : nous faire « allouer les subventions dont nous avons « besoin pour construire, pour mieux en « tretenir nos chemins ; nous être agréés « bies quand nous avons besoin d'eux pour « obtenir quelques faveurs, soit au point « de vue administratif, soit au point de « vue militaire ».

C'est la perspective du Beurre qui a guidé ceux-là ; mais, au moins, ils ne s'en cachent pas. Et tous les nobles sentiments qui procèdent d'intérêt supérieur sont du même tonneau.

La victoire du Grand Flic, c'est le triomphe de l'Assiette au Beurre.

### OU SONT LES MILLIONS ?

M. Mesureur, directeur de l'A. P. est tellement occupé à dire des vers dans un salon du faubourg Saint-Germain, devant des gens extrêmement select, et à faire nommer son beau-frère gérant des immeubles que possède l'Assistance publique,

dans la rue Delambre, qu'il n'arrive pas à retrouver une somme de douze millions, une réserve en cas d'incendie dans les hôpitaux.

Pourtant, même en fajots de mille, ça fait un petit tas, douze millions !... Et il y a quelques conseillers qui ne s'expliquent guère comment ce phénomène d'immatérialisation a pu se produire.

Voyons, pour le retrouver, ce magot, si l'on consultait Gaston Méry, en sa qualité de spirite éminent.

Peut-être pourrait-il se faire l'Echo de ce Merveilleux.

### EN PENITENCE, NA !

Un jeune homme est furieusement passé à tabac par les flics. L'Humanité narre la chose et rappelle que Lépine a affirmé intervenir chaque fois que le fait se présente. En conséquence, L'Humanité met Lépine en demeure d'être « sincère » !...

Ce qu'il va rire, le bougre ! Et ce qu'il se tordra quand il apprendra que l'Humanité lui adresse un blâme pour n'avoir point obéi, pour n'avoir pas déplacé quelques paires de poings flicards.

Quel malheur que les rédacteurs de l'Humanité ne veulent point se donner l'occasion d'adresser un beau et retentissant blâme en se faisant casser la gueule, tous en chœur, un jour de fête socialiste.

Mais du moment que l'on ne massacre que les ouvriers, il n'y a point motif à protester plus grandement.

## Une fois de plus, le sang ouvrier a coulé

A DRAVEIL-VIGNEUX. — DES GENDARMES TENTENT D'ENVAHIR UNE SALLE DE RÉUNION. — FROIDEMENT, ILS TIRENT SUR LES AUDITEURS ! — DES MORTS, DES BLESSÉS ! — QUE FERA LA CLASSE OUVRIÈRE DEVANT CE NOUVEAU CRIME GOUVERNEMENTAL

Le premier flic de France doit être dans la joie ! Ses gendarmes, les soutiens de la Société capitaliste dont il est le plus vigilant échantillon, ont tiré sur des grévistes. Froidement, lâchement, féroce, par l'entre-bâillement des fenêtres d'une salle de réunion, ils en ont tué deux, blessé plusieurs, un troisième est mourant.

C'est à Draveil-Vigneux, petite localité de la banlieue parisienne, que le crime atroce s'est accompli, que la sombre tragédie s'est déroulée !

Que l'on ne vienne pas épiloguer après coup, chercher à atténuer la responsabilité des pandores, expliquer leur geste meurtrier par un souci de défense légitime.

Quand les gendarmes firent le coup de feu contre les ouvriers, ceux-ci étaient paisiblement réunis dans leur local habituel ; paisiblement aussi, ils écoutaient discourir quelques-uns de leurs camarades.

Le gouvernement de défense capitaliste aura mauvaise grâce de le nier, la provocation vient bien des gendarmes ! Ce sont eux qui, de gaieté de cœur, sont allés commettre le misérable attentat par qui fut ensanglantée une grève qui, jusqu'alors, se faisait plutôt dans le calme.

Voici, en substance, comment s'accomplirent les événements qui, une fois encore, mettent en deuil le prolétariat.

« Il était environ trois heures. Deux cent cinquante à trois cents ouvriers parmi lesquels il y avait des femmes et des enfants étaient sur le point d'entrer dans la salle qui s'ouvre au fond de la veranda latérale et dont les fenêtres donnent sur l'avenue. Leur attitude était de tout point pacifique. Ils étaient tous, comme ils nous l'ont dit, à cent lieues de penser que la force armée viendrait les attaquer jusque chez eux et qu'elle oserait violer le domicile privé.

« Comme la grève des terrassiers s'étend sur un espace de dix à douze kilomètres, il y avait là des ouvriers de Draveil, de Vigneux, d'Athis-Mons, de Ville-neuve-Saint-Georges, de toutes les communes où porte le conflit.

« Bien que le matin il y eut eu à Mongeron une bagarre brève, au cours de laquelle un ouvrier avait été blessé d'un coup de sabre à l'épaule, les visages étaient calmes, les cœurs n'avaient pas les profondes rancunes. Et même beaucoup espéraient que des pourparlers définitifs s'engageraient avec les patrons qui avaient une légère augmentation de salaires.

« Les ouvriers étaient répandus dans la buvette, sous les veranda et bon nombre d'entre eux étaient entrés dans la salle de réunion. Une clameur de surprise s'éleva soudain à la vue d'une quinzaine de gendarmes à pied qui venaient de se masser devant la façade en des attitudes de provocation.

« Cinq gendarmes pénétrèrent dans la bu-

vette et demandèrent au patron de l'établissement de leur permettre d'entrer dans la salle de réunion. Qu'y voulaient-ils faire ? On nous a dit qu'ils avaient l'intention d'y aller chercher un gréviste. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas manifesté cette intention et qu'ils ont fait mine d'y pénétrer de vive force.

« Le patron répond que les ouvriers sont chez eux et qu'il ne peut accorder un droit d'entrée à l'exercice serait une violation de domicile. Les cinq gendarmes veulent passer outre. Une protestation véhémement ou grondant de légitimes colères s'élève parmi les ouvriers qui repoussent les intrus ; mais sans violence. Les cinq gendarmes sortent et regagnent le gros rassemblement sur la rue de Paris.

« A ce moment, et ne pouvant suivre leur dessein, les gendarmes essaient de pénétrer directement dans la salle, qui a son entrée sous la veranda. Ils se heurtent à la résistance des grévistes. La première voie de fait a lieu. Un des grévistes reçoit un coup de crosse sur la tête, un autre reçoit une balle dans le mollet.

« En même temps, d'autres gendarmes se glissent jusqu'aux trois fenêtres de la rue Alphonse Daudet. Et de là, froidement, ils tiraient dans la salle. En face d'eux, plusieurs vitres brisées témoignent de leur furie, et aussi, hélas ! les victimes.

« Et maintenant, que va faire le gouvernement devant l'évidence des faits ? Devant la monstruosité de son crime, quelle va être son attitude ?

Le gouvernement, comme toujours, saura s'en tirer. Créé pour défendre les intérêts des privilégiés, des heureux de ce monde, il ne peut qu'applaudir à l'assassinat des grévistes, il ne peut qu'approuver les gendarmes d'avoir commis cet assassinat.

La tuerie de Draveil-Vigneux, qui laisse loin derrière elle les précédentes : Fourmies, Chalon, Raon-l'Étape, etc., s'est faite dans des conditions tout à fait spéciales. Les autres fois, c'était dans la rue que l'on tirait sur les grévistes, que l'on canardait les ouvriers commettant le crime grand de vouloir être moins exploités, ayant le tort grand de vouloir un peu plus de pain, d'avantage de liberté.

On avait l'excuse de pouvoir se dire attaqué, et d'avoir riposté aux coups par des coups.

Aujourd'hui, il n'en est pas ainsi. Les grévistes, on l'a dit, étaient groupés, dans une salle, autour d'orateurs, de camarades qui leur parlaient le langage clair et simple que savent tenir les ouvriers quand ils débattent leurs intérêts.

On ne peut pas expliquer ce crime ? On ne le peut pas sans travestir la vérité, sans manquer à la plus élémentaire bonne foi.

On ne le peut montrer que comme l'acte suprême d'une société condamnée à mourir, d'une société qui ne veut point disparaître, d'une société qui, au contraire, veut

trouver un regain de vie, dans le sang, dans le sang ouvrier, dans le sang rouge et généreux de ceux-là qui veulent que chacun soit libre et heureux sous le soleil !

\*\*\*

Mais la classe ouvrière, que va-t-elle faire, quelle sera sa réponse à la sanglante tragédie ?

Va-t-elle se contenter de pleurer sur les nouvelles victimes du régime bourgeois ? Va-t-elle se contenter de faire des manifestes, de tenir des meetings ?

Ne répondra-t-elle pas, cette classe ouvrière, dont on verse toujours le sang, autrement que par des paroles ?

Les assassinés de Draveil-Vigneux — comme tous ceux qui les précèdent — valent mieux que de l'encre d'imprimerie, que de la salive !

Il serait peut-être temps d'y songer. Il conviendrait qu'on s'en occupe, que le crime par lequel s'est illustrée la gendarmerie à Draveil, n'aille pas tranquillement rejoindre dans la poussière de l'oubli et les pages de l'histoire toutes les tueries, tous les assassinats par quoi la bourgeoisie capitaliste répond aux légitimes desiderata, aux justes revendications des masses travailleuses !

Louis Grandidier.

## Petites Méditations

VISION. — Un minuscule agrégat de cellules... Cela se développe : un heurt de matières absorbables, et c'est tout, l'assimilation se fait, le polyèdre se complique. Il se meut ! et voici que des sens s'éveillent, que de gros yeux myopes regardent sans voir. Puis c'est l'état ambulateur, ce polyèdre va et vient, à merveille. Lors, un magister s'en empare, lui apprend à grouper ses sensations, à établir des rapports, etc. Mais quel effroyable enchevêtrement de phénomènes ; comment s'y reconnaître ! On prend alors les doctorales béciques d'Aristote, puis la longue vue de Platon, puis la loupe de Darwin : magnas, grouillements informes, chaos toujours ! Lassitude... égrenons le chapelet de Pyrrhon — voici le fauteuil de Voltaire où ricaner à l'aise — ou drapons-nous, farouche, dans la cape tétue de Zénon. Tiens, une montgolfière ! Montons-y, en compagnie de Goethe. Vrai, le spectacle est gentil... Mais voilà qu'une incongruité à la Rabelais fend le globe de papier. Chute à terre, où se traîne le ventre, tel un crapaud.

Eh, mais, la terre est bonne ! Bonjour, Epicure. Le temps de faire une bonne pipe — oh ! très bonne — un peu de cendres, un peu de fumée, et passe Pascal, qui nous prend la main... jusqu'au bord de quel gouffre ! On recule, mais c'est pour tomber sur Byron — de Charybde en Scylla — ou dans le charnier de Beaudelaire... Non, vrai, ça n'est pas gai. Agissons les grelots d'Horace, alors ; soufflons dans le trombone de Hugo, soupçons — plaisir et peine — sur les pipeaux enrubannés de Watteau. Allons, plus gai que cela, dansons... Mais de nouveau toute joie s'éteint sur ton « De profundis », ô Léopardi !...

C'est que, voyez-vous, il faut retourner aux sources claires de l'esprit. Oh ! tendons les bras vers la joyeuse lumière de l'Attique. Et l'on gravit les degrés du bon sens supérieur d'un Socrate jusques à l'Acropole. Oh ! comme on respire ! Le beau canture que je suis sous ce portique. C'est la divine animalité, et les galops fous, les ruades et les combats contre les Lapithes, et l'Olympe escaladé jusqu'à la table des dieux !... On redescend pourtant. Le pas est las ; allons nous reposer dans la caverne de Chiron. Les membres, oui, mais l'esprit... Essayons cependant. Silence, repos, jambes croisées sur cette natte, taisons-nous et voyons, sachons, résonnons. Encore plus de silence et redoublons d'immobilité... O l'aspiration qui m'enlève et si légèrement vient à me déposer à tes pieds de lotus, ô Baghaval... Une puissante, une prodigieusement exquise et anesthésiante émanation... car milliards et milliards, de parfumés pétales pleuvent, lentement, lentement, des belles mains des Gandharvas... Plus profond que la nuit, le sommeil, le divin sommeil est venu, et avec lui cet éternel, cet ineffable sourire...

Ai-je dormi mille ans, ou mille fois mille ans ? Je ne sais... Quand tout à coup... comme ferait en sautant une soupe d'enfers, ce fut, du côté de la Terre, une telle explosion de cris et de blasphèmes !... Je m'éveillai !

E quind uscimmo a riveder le stelle (Et de là, sortant, je revis les étoiles.)

Silvaire.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire » c'est de lui faire des abonnés.

Un an, 6 francs. Six mois, 3 francs. Extérieur : un an, 8 francs. Six mois, 4 francs.







les travailleurs s'écroulent. Les politiciens socialistes (les plus menteurs de tous et ce n'est pas peu dire) restent sur le pavé. L'appoint des « voix révolutionnaires » leur manque peu à peu, ils s'écroulent lamentablement.

Mais il leur reste une ressource, une consolation qui les venge. Ils vont crier « sus à l'anarchiste ! ». Car, n'est-ce pas de notre faute tout ce qui leur arrive et ne sait-on pas depuis longtemps que nous sommes payés pour faire le JEU DE LA REACTION ?

Fleur de Gale.

## L'intolérance et la Force

Le camarade G. D. a bien voulu critiquer certains passages de mon art. « Intolérance » paru dans le « Libertaire » du 24-31 mai. Je ne m'en plains pas ; au contraire, j'estime que chacun peut exprimer ses opinions et critiquer celles des autres s'il le juge à propos, en opérant, comme tout anarchiste doit le faire : sans acrimonie et en toute camaraderie.

Or, par ces deux phrases : « Nous devons respecter les opinions des autres pourvu qu'elles soient sincères ; mais nous ne pouvons respecter ce qui est le mensonge, etc. », j'ai voulu dire que toutes les opinions émises par des individus sains d'esprit sont respectables ; mais celles émises par des individus menteurs, fourbes, hallucinés ou tarés cérébralement ne le sont point : les opinions des premiers se modifient sensiblement par la justesse de notre raisonnement, la cohérence de nos actes, l'évidence des faits. Quant aux opinions des autres, elles ne peuvent être d'aucune valeur et eux-mêmes dépendent de la médecine et de la chirurgie, s'apercevant-ils, Georges, Aristide ou René ; car l'incantation, le mensonge, l'hypocrisie, la coquetterie même sont des indices d'un déclin dans les facultés intellectuelles.

Si nous avons la faiblesse numérique, c'est que nous n'avons encore su, encore pu réduire les individus à reconnaître les vérités que nous disons et propageons, l'exactitude et la valeur des faits que nous accomplissons ; en un mot, à leur apprendre à se voir tels qu'ils sont, à connaître leur « moi » et à se mouvoir dans le sens le plus raisonnable et à progresser suivant les desirs et les besoins que réclament la vie et l'activité individuelles.

Il est certain que des tempéraments demandent le menagement et la tolérance : saurons-les prendre par le bon côté, instruisons-les, éduquons-les, donnons-leur l'exemple de la solidarité, des actions généreuses et de notre bon vouloir.

Nous n'imposons pas la vérité, nous la défendons, nous la montrons et nous tâchons de la faire accepter par des moyens tangibles — si on peut employer ce qualificatif — Cela s'appelle : « faire de la morale » et pour nous la morale est toujours révisable et transformable, etc., nous sommes en temps de paix. Mais en période révolutionnaire, la plume et la parole, la morale et la philosophie cèdent forcément la place aux armes, à la force : les anarchistes deviennent alors des combattants actifs et des exécutants suivant que l'exigent les circonstances, les faits, les nécessités du moment, les besoins et les aspirations des groupes révoltés.

La force n'étant pas dans le nombre, mais bien dans la qualité des individus, notre propagande doit avoir pour but précis de convaincre les individus de cette vérité : ce ne sont pas des suiveurs que nous voulons, ce sont des hommes sachant bien le pourquoi d'une révolution sociale et les moyens de la faire triompher. Nous avons assez des tueries inutiles.

Avec La Fontaine je dis que : « La Raison du plus fort est toujours la meilleure. » Donc, devenons forts : alors seulement nous pourrions escompter les succès futurs qui nous permettront de bâtir les fondements d'une société nouvelle que les individus en progressant rendront toujours plus meilleure et plus harmonieuse.

Fernand-Paul.

## Grotesque Féminisme

Puisque la femme est l'égal de l'homme, puisqu'elle subit les lois, les impôts comme lui, il est juste qu'elle contribue à l'écrasement général. La logique féminine — féministe plutôt — l'exige. Donc, la femme veut voter. On peut être sûr, dès maintenant, qu'elle votera. Les gouvernants, les politiciens sentiront rapidement l'excès de la nouveauté et qui s'offre. Ce sera même amusant de blackbouler les femmes après les hommes et d'accorder un « droit » qui ne coûtera pas la moindre révolution.

Les suffragistes viennent de donner une grande réunion aux Sociétés savantes. Quatre à cinq cents femmes très intellectuelles, très cérébrales, bas-bleu du feuillet, ont juré de conquérir de haute lutte le droit de suffrage, apanage du sexe fort.

Ce n'est pas un pur désir d'émancipation qui guide ces dames ; on les sent presque toutes dominées par le sot et néfaste orgueil d'égaliser « largement » l'homme.

Quelques-unes sont sincères. Ce sont les incrédules : celles qui ont entendu les souffrances d'autrui, compris les leurs propres, et qui cherchent leur voie en tâtonnant. Mais d'autres semblent surtout éprises du désir d'écraser le mâle, de prouver qu'il n'est pas seul victorieux, que même on ne peut rien faire « sans elles ».

Les unes et les autres sont également la proie d'une pincée d'ambitions singulièrement exagérées, car leur allure, leur esthétique, leur plagiât grotesque de la tenue masculine — une tenue qui eût fait vomir Georges Sand.

Parce qu'elle se permettait de contester l'excès de la but visé par les suffragistes, une camarade anarchiste s'est entendue traiter de femelle par la citoyenne docteur Madeleine Pelletier. Pour mon compte, j'ai failli être coiffé sur l'injonction de la socialiste révolutionnaire, et il a fallu le peu de galanterie d'un commissaire divisionnaire pour que cette victoire sur le sexe masculin ne se produisît pas. Mais ce n'est que partie remise. Nous avons les cochères : nous aurons un jour les sergents. Les deuxièmes dresseront officiellement des procès-verbaux (ainsi nommés parce qu'ils sont écrits) aux premières.

Ce sera le règne de la femme. Ce sera le progrès. Les socialistes promettent d'y contribuer. On peut s'attendre à de belles choses et à voir diminuer le prix du beurre.

Georges Durupt.

## Le Mécanisme du Raisonnement

### Principes de logique physique (Suite)

#### CLASSEMENT SOMMAIRE DES JUGEMENTS ET DES PROPOSITIONS (3)

##### Résumé du Chapitre II

Tableau récapitulatif du Chapitre II

Langage. — Expression des idées par des signes.

Termes. — Expression d'une idée par un vocabulaire ou une écriture.

Proposition. — Expression d'un jugement simple. Les termes correspondent aux idées, les propositions aux jugements.

Proposition

La PROPOSITION est l'expression d'un jugement. De même qu'à l'idée correspond le terme, de même au jugement correspond la proposition.

Exemple : J'ai l'idée de blanc. Cette idée m'est venue à la suite d'une certaine impression lumineuse produite sur moi en présence de corps tels que le sucre et la craie, auxquels j'attribue la propriété de me causer cette impression. Je me trouve en présence d'un autre corps, qui a produit sur moi certaines impressions et notamment une impression de goût que j'appelle sucre et qui m'a fait appeler ce corps « sel ». Je soumetts ce corps à l'examen de ma vue et je constate qu'il me cause une certaine impression et je me demande si cette impression est la même que celle de « blanc » que me causent le sucre et la craie. Je compare dans mon intelligence l'idée de sel et l'idée de blanc, c'est-à-dire j'en rapproche les images dans le champ de ma perception et je juge qu'elles coïncident. Pour exprimer ce jugement (résultat de comparaison d'idées), je fais une proposition (que je puis considérer comme le résultat de comparaison de termes, puisque

les termes expriment les idées) et j'opérerai comme suit : Au moment où, dans mon intelligence, se rapprochent les deux idées, les deux termes correspondants (à savoir sel et blanc), accompagnant ces idées, surgissent en moi. Pour exprimer le résultat de la comparaison (jugement), c'est-à-dire pour exprimer l'existence ou l'absence d'existence de la propriété « blanc » dans le corps « sel », un troisième terme appelé copule (1) sera nécessaire. En cas d'expression d'existence (affirmation), la copule comprendra, en outre du verbe un ou plusieurs termes exprimant l'idée de négation (2) et j'enoncerais, par exemple, exprimant des jugements, les propositions suivantes : « Sel est blanc ; sel est pas vert ».

#### Règle de concordance des jugements

Une proposition est dite, par nous, CONFORME quand elle exprime entre ses termes le même rapport (3) que le jugement qui lui correspond entre les idées dont il résulte ou, en d'autres mots, une proposition conforme doit être à ses termes comme le jugement correspondant à cette proposition aux idées correspondantes à ces termes.

Il suit de la qu'une proposition correcte résultera d'un jugement correct, une proposition fautive d'un jugement faux, etc. et que toutes les règles applicables aux jugements auront leurs effets sur les propositions.

#### Intervention dans les jugements et les propositions des idées d'espace et de temps

Nous constatons (images sensorielles) que nous sommes parmi certains objets, que nous pouvons quitter la compagnie de ces objets ou que des objets peuvent quitter le champ de notre perception ou bien y apparaître, et que nous nous trouvons alors parmi d'autres objets. La succession des images et leur continuité, par suite de la persistance des impressions sur la rétine, nous donne l'idée de déplacement et de durée, d'espace et de temps (4).

L'idée de temps, par exemple, intervenant dans nos jugements, nous permet de concevoir les corps à différents moments (passé, présent, futur). Ces moments correspondent, en réalité, à des images différentes des mêmes corps ou à des images identiques des mêmes corps, mais dans des entourages différents. Ainsi, par exemple, on pourra évoquer une image de soi-même grimpant et sifflant cette image au milieu d'images antérieures, actuelles ou d'images que l'on imagine. Les différents moments correspondent donc à des jugements passés, actuels ou prévus des modifications du verbe (temps) indiqueront à quels de ces jugements passés, actuels ou prévus correspondra une proposition (1). Les différents termes des modifications du verbe indiqueront à quel moment du temps sont conçus les corps et les propriétés quand on exprime un jugement.

On comprend ainsi que les images des jugements passés peuvent persister, être évoquées et intervenir, comme les autres images, dans nos différents états intellectuels. Les images, même au moyen d'idées combinées, on peut établir des jugements possibles, (hypothèses, suppositions), c'est-à-dire des jugements établis en déviant la réalité, en comparant par exemple, un corps avec une propriété non constatée dans ce corps, mais possible, étant données certaines circonstances insaisissables pour déterminer un jugement d'expérience certain. Il importe de ne pas confondre ces jugements possibles avec les jugements d'expérience proprement dits. Il y a d'ailleurs, pour les hypothèses, des règles que nous démontrons dans notre traité du raisonnement. (2).

Ces modifications de termes, correspondant à l'intervention d'idées, consistent en vocables ou en lettres ajoutés avant ou après le terme et faisant corps avec lui (préfixes, suffixes, en termes supplémentaires, en termes complexes, en termes abrégés ou sous-entendus).

La pratique du langage a également amené des simplifications ou des complications de termes. (1)

#### Classement sommaire des jugements et des propositions (1)

##### Résumé du Chapitre II

Langage. — Expression des idées par des signes.

Termes. — Expression d'une idée par un vocabulaire ou une écriture.

Proposition. — Expression d'un jugement simple.

(1) On appelle habituellement « sujets » les termes exprimant l'idée première : « attribut ou prédicat » les ou les termes exprimant l'idée que l'on compare à cette idée première, c'est-à-dire que l'on rapproche de cette idée, pour savoir si elle y est contenue : « copule » le ou les termes exprimant cette contenance ou cette absence de contenance.

(2) Ce terme pourra être joint à l'attribut. Exemple : « Sel est indolore ».

(3) Voir nos Principes d'arithmétique et de Géométrie physiques.

(4) Voir nos Principes de Grammaire physique.

(5) Les passages que nous supprimons paraîtront dans le volume.

(6) Voir le volume qui paraîtra prochainement.

ple. Les termes correspondent aux idées, les propositions aux jugements.

Nous arrêtons ici Le Mécanisme du Raisonnement, nous en publierons encore un important extrait au moment prochain de la publication en volume.

Paraf-Javal.

## BIBLIOGRAPHIE

La Revue Intellectuelle des faits et des œuvres, organe rationaliste paraissant chaque mois. Prix de l'abonnement annuel : Paris et départements, 6 fr. ; union postale : 7 fr. 50. — Scheicher frères, éditeurs, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

L'Assiette au Beurre... du 30 mai, donne Zola au Panthéon : un défilé bigarré de quistes et crapules mis en vedette par l'Affaire Dreyfus. Numéro dessiné par d'Ostoya : 0 fr. 50.

Vers la Russie libre... brochure de D. A. Bulard, présente un historique du mouvement révolutionnaire en Russie, depuis les premières journées sanglantes jusqu'à aujourd'hui. Cette étude est très documentée et à tous titres remarquable. L'exemplaire : 0 fr. 40 ; par la poste : 0 fr. 45.

On nous prie d'insérer la communication suivante :

A partir du 15 juin, paraîtra chaque quinzaine

### « TERRE ET LIBERTÉ »

Organe du Groupe Anarchiste de Paris. Abonnements : France (un an), 1 fr. 50. Etranger (un an), 2 fr. 50.

Administration : 64, rue de Romainville, PARIS (19<sup>e</sup>).

TERRE ET LIBERTÉ ne se vendra pas. Il sera distribué par les soins de camarades qui souscriront à autant d'exemplaires qu'ils désireront.

TERRE ET LIBERTÉ, sera essentiellement combatif, et pour être anarchiste, il n'y a pas de travaux directs et plus de crédits.

Pas de travaux ! Alors, c'est vrai, on ne fabrique plus de canon, nous sommes en marche vers le désarmement !

Pas de crédits. Alors, le budget de la guerre va être supprimé ?

Pas du tout ! Rien de tout cela n'est vrai.

La vérité, c'est que le général Anaut en veut aux ouvriers de Bourges qu'il accuse de vouloir la suppression de la guerre et à qui il reproche de réclamer la continuation de la fabrication du matériel de guerre.

Il a un peu raison, le général. Qui est-ce qui m'a chassé des antimilitaristes qui, nonobstant leur haine des tueries guerrières, veulent fabriquer des canons.

Le moyen, pour eux, de faire autrement ? Dans notre belle société, il en est ainsi un peu partout ; pour pouvoir vivre, les hommes sont contraints de se montrer illogiques dans chacun ou dans la plupart des gestes qu'ils font quotidiennement, des actions qu'ils accomplissent chaque jour.

Que les ouvriers civils de la guerre se pénètrent bien de cette vérité. Qu'ils tirent dans la situation qui leur est faite, un peu plus de haine encore pour un système social qui les force, eux qui sont contre la guerre, à désarmer faire toujours des engins de mort, des outils de meurtres collectifs autant que patriotiques.

« A cet effet une imprimerie avec un outillage complet a été installée, des camarades professionnels assurent son bon fonctionnement ; des brochures au travail soigné ont déjà vu le jour. Tout un projet d'édition de livres à bon marché est en voie d'exécution ; appel est fait au concours de tous les camarades pour l'écoulement de ces livres et brochures.

Ci-dessous un extrait de cette brochure : elle serait à reproduire en entier mais la place nous fait défaut.

#### MOYEN PRECONISÉ

« Nous allons exposer brièvement comment nous avons pensé organiser notre service d'édition de façon à lui assurer la vie d'une façon définitive.

« Tous les mois nous publierons un opuscule, ou nous rééditerons une brochure épuisée.

« Et l'écoulement s'en fera :

« 1<sup>o</sup> Par nos abonnés, déjà fort nombreux et dont nous espérons voir augmenter la liste.

« 2<sup>o</sup> Par des envois fragmentaires de 10, de 20, de 50 ou de 100 brochures aux camarades qui auront bien voulu signer le bulletin qui est à la fin.

« Qu'ils n'auront qu'à détacher et à nous envoyer le plus rapidement possible.

« Voici les prix de ces envois. Prix ramenés à leur dernière limite et que

à nous pouvons atteindre par les forts tirages que nous opérerons.

10 brochures franco .... 1 fr.  
20 — ..... 1 50  
50 — ..... 3 50  
100 — ..... 6

« Par ce procédé nos amis le remarqueront, nous réussirons à installer le service d'édition sans avoir recours aux souscriptions des camarades et c'est ce que nous voulions. »

Prière pour ceux que cela intéresse, pour tous renseignements de s'adresser directement à la Colonie l'Essai à Aiglemont, Ardennes.

## L'Agitation

### PARIS

Dans la dernière numéros, à cette même place, nous avons inséré un court inel à propos du pèlerinage annuel au mur contre lequel furent assassinés les derniers fédérés, en mai 71.

Nous avons, par malheur, laissé passer deux lignes qui ont paru désobligeantes à Mme Kasky. Nous prions cette dernière de bien vouloir nous excuser. L'auteur du fillet a été maladroite et nous également en l'insérant, mais nous n'avions nullement l'intention de blesser notre sympathique camarade.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer, faute de place, la belle et digne lettre que nous a écrite Mme Kasky, dans laquelle elle nous dit n'avoir jamais été cantinière, mais dit qu'elle ne regrette pas, au contraire, de l'avoir été dans les circonstances tragiques de la semaine sanglante.

### BOURGES

Six cent vingt-six ouvriers civils des établissements militaires de Bourges ayant été licenciés, ils ont délégués quelques-uns de leurs camarades qu'ils chargent d'intercéder pour eux chez le ministre de la guerre.

M. Chéron, le sous-ministre et le général Anaut n'ont rien voulu entendre. Il n'y a pas de travaux directs et plus de crédits.

Pas de travaux ! Alors, c'est vrai, on ne fabrique plus de canon, nous sommes en marche vers le désarmement !

Pas de crédits. Alors, le budget de la guerre va être supprimé ?

Pas du tout ! Rien de tout cela n'est vrai.

La vérité, c'est que le général Anaut en veut aux ouvriers de Bourges qu'il accuse de vouloir la suppression de la guerre et à qui il reproche de réclamer la continuation de la fabrication du matériel de guerre.

Il a un peu raison, le général. Qui est-ce qui m'a chassé des antimilitaristes qui, nonobstant leur haine des tueries guerrières, veulent fabriquer des canons.

Le moyen, pour eux, de faire autrement ? Dans notre belle société, il en est ainsi un peu partout ; pour pouvoir vivre, les hommes sont contraints de se montrer illogiques dans chacun ou dans la plupart des gestes qu'ils font quotidiennement, des actions qu'ils accomplissent chaque jour.

Que les ouvriers civils de la guerre se pénètrent bien de cette vérité. Qu'ils tirent dans la situation qui leur est faite, un peu plus de haine encore pour un système social qui les force, eux qui sont contre la guerre, à désarmer faire toujours des engins de mort, des outils de meurtres collectifs autant que patriotiques.

### BREST

Les unités battues aux dernières élections malgré leur alliance avec les radicaux essaient d'introduire dans les syndicats et la Bourse du travail leurs ressentiments et leurs procédés de division.

Le syndicat de l'arsenal — le plus important de la Bourse de Brest — est généralement le champ clos dans lequel les politiciens unitaires (alliés des bourgeois radicaux) se donnent rendez-vous. Ils accusent la majorité du conseil d'administration et la Bourse d'être les auteurs principaux de l'échec électoral du 10 mai dernier.

Les syndicats et la Bourse du Travail, en effet, refusent de faire le jeu aussi bien du parti unitaire que de tout autre.

C'est un crime contre le Parti socialiste.

Aussi, une campagne ignoble de mensonges et de calomnies est menée par l'Egalitaire, journal unitaire, dans le but de bouleverser, de chambarder les organisations qui ne veulent pas consentir à se laisser dominer.

Le 3 mai, jour des élections, le Parti socialiste publiait, dans l'Egalitaire, et faisait afficher le manifeste suivant :

### DU CALME !

« Travailleurs Brestois,

« Le jour du 1<sup>er</sup> mai, des agents provocateurs se sont livrés à des actes regrettables, fruit d'une combinaison maladroite.

« Pas un homme de bon sens, n'en rendra responsable le Parti socialiste qui ne repousse toute solidarité avec les fauteurs de désordre.

« Rappelez-vous, Camarades, les fortes pa-

## L'Esperanto en 12 articles

23. — L'adjectif possessif s'exige quelques explications : il ne s'applique qu'aux choses possédées par le sujet du verbe et par conséquent jamais à un sujet lui-même. Ex. : *Petro venas kun sia amikino* : Pierre vient avec son amie — *Petro desiras ke lia amikino venu* : Pierre désire que son amie vienne — *Petro venas kun sia frato kaj sia hundo* (le chien à Pierre) — *Petro venas kun sia frato kaj lia hundo* (le chien au frère).

24. — Racines et affixes : Les affixes sont des particules à sens fixe accolées soit avant (préfixes) soit après les racines (suffixes) qui permettent à l'Esperanto, sans surcharger la mémoire, d'arriver à une richesse de vocabulaire incomparable. De ces affixes, au nombre de 28, nous étudierons aujourd'hui les 3 suivants :

— *Mal* indique le contraire de l'idée exprimée par la racine : *amo* : amour — *malamo* : haine — *gaja* : gai — *malgaja* : triste — *fermi* : fermer — *malfermi* : ouvrir.

— *An* signifie nombre de, habitant de, partisan de. Ex. : *urbo* : ville ; *urbano* : citadin — *sindikato*, syndicat ; *sindikano* : membre d'un syndicat — *grupo* : groupe ; *grupano* : membre d'un groupe.

— *Ist* indique le métier, l'occupation principale : *kombi* : coiffer ; *kombisto* : coiffeur.

(1) Voir Le Libertaire depuis le n° 29 du 17 mai. Envoi franco contre 0 fr. 10 par numéro. N. B. — Pour remarques, renseignements, observations sur le cours, écrire à C. PAPILLON, au Libertaire.

Pour correction annotée des exercices, les adresses avec timbre pour réponse au GRUPO LIBERTARIA, 2 bis, rue Lasson, Paris, 12<sup>e</sup>.

feur — *sindikato* : syndicaliste — *libro* : livre ; *libristo* : libraire.

### Ekzercoj de konversacio

(Exercices de conversation)

— *Ni faru promenadon biciklete.*

Faisons une promenade en bicyclette.

— *Volonte, jen estas mia biciklo.*

Volontiers, voilà ma bicyclette.

— *Vi posedas fortikan maŝinon.*

Vous possédez une machine robuste.

— *Forgesu nek la lanternon nek la tin tilon.*

N'oubliez ni la lanterne ni le timbre.

— *Mi havas trompon.*

J'ai une trompe.

— *La forkego de la kadro estas plifortigita.*

La fourche du cadre est renforcée.

— *Mi ne bezonas haltigilon car mi ne je n'ai pas besoin de frein car je*

*havas liberan radon.*

J'ai une roue libre.

— *Ligna radrondo estas pli malpeza ol*

Une jante en bois est plus légère qu'une

en acier.

— *En la volvojo estas bona aertubo kun*

Dans l'enveloppe il y a une bonne chambre

*klapo.*

à air avec valve.

— *La turmiloj, la pedaloj, et la risorto de*

Les manivelles, les pédales, même le res-

*selo, la leno kaj la denta rado estas*

sort de la selle, la chaîne et le pignon sont

*oleumitaj.*

huilés.

— *Tiavetere estas oportuna havi kotŝir-*

D'un tel temps il est commode d'avoir un

*milon.*

garde-boue.

25. — Phrases types permettant l'étude

sans grammaire par comparaison attentive

avec la traduction :

*Mi eliras el la domo de Petro* : je sors de la maison de Pierre. — *Mi parolas pri tiu afero* : je parle de cette affaire. — *De Parizo ĝis Londono estas distanco je tri cent kvindek kilometroj* : de Paris à Londres il y a une distance de trois cent cinquante kilomètres.

— *La kurso komenciĝis antaŭ tri semajnoj* : le cours a commencé il y a trois semaines.

— *La terpono estas bona manĝaĵo* : la pomme de terre est un bon aliment. — *Vojaĝi en velŝipo estas agrebla* : voyager en bateau à voiles est agréable. — *En tiu loko estus ne cesi meti objekton el marmoro* : en cet endroit il faudrait mettre un objet en arbre.

— *Mi desegnas kun amiko kaj per krajono* : je dessine avec un ami et avec un crayon. — *Mi venas de la ĵurnalejo kaj mi iras al la pre-*

*sisto* : je viens du journal et je vais chez l'imprimeur. — *La libertarioj devas ĉiam batali kontraŭ la aŭtoritatoj* : les libertaires doivent toujours batailler contre les autorités.

— *La krajono kuŝas sur la tablo sed la lampo estas super la tablo* car *ĝi estas al-*

*troita al la plafono* : le crayon est couché sur la table mais la lampe est au-dessus de la table car elle est accrochée au plafond.

— *Obte la sklavon estas kontenta pri sia sorto* : souvent l'esclave est content de son sort.

— *Atendu ke la pordo* : attendez à la porte. — *La kuvieno okazos je la oka (hora)* : la réunion aura lieu à huit heures. — *Laŭ mia opinio, vi estas malbrava* : à mon avis vous avez tort.

— *La pordo estas malfermita de la infano* : la porte est ouverte par l'enfant. — *Mi laboris dum tri tagoj* : j'ai travaillé pendant trois jours. — *Ci restis du semajnoj en Parizo* : tu es resté pendant deux semaines à Paris.

— *Mi ne volas mensogi la kamaradojn* : je ne veux pas mentir aux camarades.

— *Oni povas tiel diri ke la evolucio kaj la revolucio estas la du intersekciaj aktoj de la sama fenomeno*, la *evolucio antaŭiranta la revolucion*, la *evolucio antaŭiranta la revolucion*.

*Cu ŝanĝo povas fariĝ*



